

tions scolaires publiques. Mais ces institutions ne relèvent pas de lui, l'éducation n'est pas chose fédérale ; elle n'est même pas la chose de chaque état en particulier, elle dépend surtout des villes et des comtés, c'est-à-dire des administrations locales, tant rurales qu'urbaines. Aussi n'est-il qu'à grand-peine possible d'établir une comparaison, je ne dis pas d'un état à un autre, mais d'un comté, d'un district à ceux qui l'entourent. Il existe généralement un comité des écoles, une sorte de conseil municipal exclusivement scolaire et élu par les habitants. Tantôt ce School Board administre directement et indivisément toutes les écoles, tantôt il s'organise en sections qui travaillent séparément, tantôt il nomme un surintendant des écoles publiques, ou plusieurs surintendants spécialement chargés des diverses parties de l'administration scolaire. Point de règle générale, point d'organisation-type. Seulement quelques règles sommaires sur le choix des travaux d'élèves, dont nous parlerons plus loin.

Naturellement, dans un pareil état de choses,—dont personne ne méconnaît, du reste, les immenses avantages,—chaque Etat, chaque comté, chaque ville n'a pris conseil que de ses goûts et de ses vues propres pour organiser à son gré son exposition scolaire. Notons d'abord, avec regret, les abstentions, qui sont trop nombreuses : celle de la Virginie, de tous les Etats du Sud, sauf quelques écoles de la Nouvelle-Orléans, est des plus fâcheuses. Une autre, que plus d'un lecteur français trouvera plus incompréhensible encore, c'est celle de l'état et de la ville de New-York, à peine représentés indirectement par quelques documents dans l'exposition du gouvernement.

L'exposition est donc essentiellement composée des états du Nord et de ceux de l'Ouest. La Pennsylvanie, où se tiennent les grandes assises du Centenaire, a jugé devoir donner à son exposition scolaire des proportions considérables ; elle a bâti, à cet effet, un vaste pavillon, tout rempli des produits de ses écoles publiques et privées. Avec nos idées françaises, nous nous attendions à trouver là, au premier rang et avec le plus grand éclat, la ville de Philadelphie. Elle y est, en effet, représentée par un rapport du comité d'éducation et par quelques envois des écoles, par le collège Girard en particulier, grande institution fondée, il y a quarante ans, par un de nos compatriotes, en faveur des orphelins. Mais cette représentation ne donne nullement l'idée du nombre, de l'importance, des progrès des institutions scolaires urbaines, et il suffit de se promener dans la ville pour voir combien l'exposition reste au-dessous de la réalité. Les autres grandes villes de l'état ont pris plus de soin de se présenter sous un jour plus favorable, et quelques écoles rurales ont aussi tenu à honneur d'apporter leur contingent, qui n'est pas le moins intéressant.

Les autres états exposants se sont bornés à une représentation plus sommaire : l'exposition du Massachusetts et de Boston en particulier est une des plus riches. Le reste des états du Nord et de l'Est se trouve groupé dans une galerie assez étroite, mais suffisante, dans la partie centrale du Palais : ce sont les états du Connecticut, New-Hampshire, Maine, Rhode-Island, New-Jersey. L'autre moitié de la galerie est occupée surtout par l'Ouest, l'Illinois, l'Ohio, l'Indiana, le Wisconsin, le Michigan, l'Iowa, le Missouri ; le Maryland enfin, où, du moins, l'exposition de Baltimore occupe le centre du bâtiment.

Cette description topographique sommaire n'est pas inutile pour donner une idée de la forme éparse et disséminée sous laquelle se présente à notre examen l'éducation américaine.

Si nous cherchons maintenant quelques caractères généraux, quelques traits saillants qui soient communs à toutes les parties de cette exposition, le premier qui nous frappe, c'est l'esprit de sincérité, l'intention de franchise qui a présidé à cette exposition. Les organisateurs du Centenaire, les surintendants de l'éducation dans les états, dans les comtés et dans les villes, se sont entendus pour faire les plus louables efforts en vue d'arriver à une exposition vraie et non à une exhibition de parade. Des règles formelles et aussi strictes que raisonnables ont été imposées aux exposants, c'est-à-dire tout d'abord au corps enseignant. Toute copie d'élève présentée doit porter le nom et l'âge de l'élève, l'indication de la classe où il est, du temps qu'il a passé à l'école. De plus, si la classe n'est pas représentée tout entière, le maître est tenu de dire quelle proportion d'élèves représentent les copies choisies qu'il envoie. Il est tenu de donner le nombre total des élèves de la classe et leur âge moyen. Enfin le maître et l'élève attestent chacun de leur côté que le travail a été fait sans aide ni communication quelconque, soit comme devoir régulier d'examen trimestriel ou semestriel, soit spécialement en vue du Centenaire.

Autant que les instituteurs, les conseils et les administrations ont visé à donner des renseignements exacts ; ils envoient non pas des rapports faits exprès pour l'exposition, mais la série des rapports annuels que chaque état et même chaque ville publie régulièrement. Ils y ajoutent seulement, en vue de l'exposition et en regard des comptes-rendus financiers, des photographies extrêmement nombreuses, représentant les maisons d'école, l'intérieur des classes, les appareils et les musées scolaires, les exercices au tableau noir, souvent tous les élèves de l'école groupés par classes, bref, tout ce qui peut se représenter aux yeux. Dans plusieurs états on est allé jusqu'à joindre la photographie des élèves des écoles normales et des écoles supérieures à leurs compositions.

Reconnaissons-le donc, avant tout, et quel que soit le mérite intrinsèque de tout ce que nous allons avoir à passer en revue, cette exposition n'est pas une glorification quand même des Etats-Unis. Elle montre sans doute le bien plutôt que le mal ; mais le mal même, elle ne le cache pas. Elle fournit tous les éléments d'appréciation, et pour et contre ; elle appelle, elle provoque la discussion ; elle permet de mesurer les dépenses et les résultats, de comparer les uns aux autres, de se faire une juste idée de ce qui a été fait, de ce qui reste à faire. En cela elle est digne d'un peuple libre ; elle respire la foi en la vérité, la confiance dans la raison publique, l'amour du progrès par la libre discussion. Et ce caractère, à lui seul, suffirait à nous inspirer l'estime et la sympathie.

Parcourons les principales expositions que nous venons d'énumérer, en commençant par celle de la Pennsylvanie.

Nous entrons dans un vaste pavillon de forme octogonale qui, lui-même, afin d'offrir un plus grand déploiement de surfaces murales, enveloppe un octogone intérieur formé par des cloisons. Le centre est occupé par l'exposition du matériel scolaire et de la librairie, les cloisons sont tapissées de cartes et de tableaux. Tout le pourtour, c'est-à-dire l'espace entre la cloison et le mur, se subdivise en segments correspondant aux différents pans de l'octogone et remplis par l'exposition des diverses écoles, depuis le jardin d'enfants jusqu'à l'université.

Le matériel scolaire de la Pennsylvanie peut servir de type pour toute l'exposition américaine, non que cet état ait servi de modèle aux autres, mais les procédés communément acceptés sont, dès à présent, assez